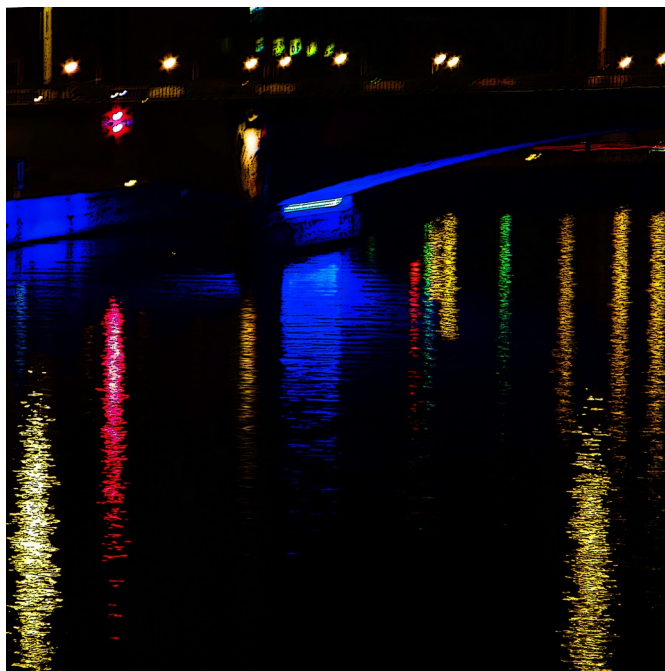


MICHEL CLIQUET

EMBRASSER LE SILENCE

CORRESPONDANCE AVEC LA NUIT QUI VIENT



*à mes amis partis au loin
les yeux dans la lumière*

parce que mes nuits
chevauchent ton silence
en chevaliers errant de brumes en nuées
armés d'incertitude

parce que mes jours
se nourrissent de ta clarté
comme on boit à la source
le breuvage de jouvence

vers ton appel muet
dans le silence
je marche

ma bouche est froide
comme jardin clos sous la neige au solstice
ma langue s'emmitoufle
en veuve sans chagrin

sous la chape des vêpres
ma lèvre tremble
orpheline en son velours dominical
devant moi s'étend le plus illusoire des univers
en innombrables amas de galaxies
dont l'œil ne perçoit que reflets de souvenir
de tous ceux-là
qui n'étaient plus avant que ce monde fût

j'entends geindre les âmes
venues de ces espaces encore visibles
et depuis longtemps anéantis

mémoire des au-delà réduits en poussières
le firmament se rétracte
à la mesure de mes frontières

mais outre ma phalange
mon tympan
ma pupille
en mon fors je soupçonne une haleine
un frémissement
un regard sur les choses
que nul jamais ne possèdera

tout cela me pousse à vivre
et regarder la mort sans masque

tout cela encore
fait que tremble ma plume sur le papier
de jour comme de nuit
à la lueur vacillante des soleils fantômes

et pour cela toujours
je marcherai
vers mon étoile insoupçonnable

marcher
encore et encore
jusqu'au bout de mon être

marcher
jusqu'à épuiser tous les sens
jusqu'à éteindre la douleur

sans plus rien voir ni rien entendre
que la supplique du cœur haletant
compagnon des derniers jours
du dernier instant

marcher
me redire le temps présent
vaincre le souvenir
sans nul désir réitérer le pas à franchir
oublier les espaces accomplis

laisser derrière soi l'inerte passé
comme un galet de granit au lit de la rivière

ne voir que l'à-venir
la vie
ne vouloir que l'horizon
derrière les brumes

marcher
en sachant le soleil
posséder la lumière en-deçà des paupières

avec dans les yeux clos
ton image
ton regard
ton souffle immanent
intemporel
immatériel
ton haleine de vie

marcher
outré les brises
les brèches
les rancœurs
dans l'au-delà d'amour

trouver en mon corps l'unique tendresse
en mon cœur l'ultime force de vouloir
encore un pas

marcher
vers nulle part
si ce n'est vers moi-même
poursuivre le chemin
la voie libératrice
l'étoile
car je suis tout cela et davantage encore

aucun obstacle
aucune force
aucun être
n'arrêtera mon élan
ma fuite
mon calvaire
ma rédemption
ma victoire

car je suis moi
je suis toi
tu es en moi et tu me nommes
tu me nourris
tu m'apaises
tu es ma vie
mon amour
ma transcendance

marcher encore
marcher

pierre patinée
beauté polie
peau du temps rude et calleuse
pierre roulée
de ma source enfouie

tu ne chanteras plus
la mort
celle des temps
sur la pierre oubliée

ma plume-doigt redessine
les signes du premier jour
passe-étang des mémoires

pierre sombre
pierre sombrée dans l'ombre de la vie
pierre incomprise
dont la seule présence
esquive le pourquoi

le chemin durci de la terre
s'est appesanti sur les restes du temps
ne persiste que le filet du rêve minéral
au cœur meurtri des jours

qu'est donc le souvenir ?
une trace
une marque
une blessure
une rémanence
une incorporation
un quelque chose qui demeure
dans la tête
ou ailleurs
car
la terre aussi
se souvient ...

paupières baissées
sérénité de ton âme
douce plénitude
prière

chant qui virevolte
et monte à la cime des cieux
hymne de silence
joyau insoupçonnable
richesse inestimable

sept portes
sept chemins
sept paradis

quel est le tien
quelle est ta grâce
quelle est ta voie

parle-moi de ta force
parle-moi de ton ciel
dis-moi ce qui t'anime

montre-moi mon amour
la clarté qui t'éveille
au fruit de la lumière

un jour je marcherai sur tes chemins de sable
et mon soc tracera dans ta marée sauvage
un sillon rectiligne aux couleurs de ton sang

je scruterai les yeux de l'écume océane
et me recueillerai sur l'épave couchée
qui me racontera son voyage espérance

à la porte du ciel où t'attend le soleil
je marquerai mes pas dans la poussière étrange
sur le granit usé des antiques sentiers

mes yeux se fermeront
pour entendre le chant de la mer
adossée aux langues de tes plages

les oiseaux agacés me perceront l'oreille
de leur cri taraudé dans l'étrave des brises
j'allongerai mon ombre au bord des berges grèges
et graverai mon seing aux flancs de tes rivages

pour la lune égarée sous l'horizon amer
les vents enfanteront une larme désir
que mon œil fatigué ne saura démentir

la couleur de mon sang est trop rouge (*trop noire*)
la couleur de ta peau est trop blanche (*trop blanche*)

l'or de ta chevelure est trop terne et trop vague
la couleur de tes yeux est trop triste et trop pâle

las je les fermerai de mes doigts écartés
je poserai tes mains – si blanches – en silence
sur l'immobile sein que ma main fit frémir

et je joindrai tes mains une dernière fois
sur ton cœur endormi que le mien vit souffrir
sur ton sourire alors... je fermerai les yeux

tes champs d'honneur gisent trop loin
au delà de l'embrasure de mes regards
toujours à l'affût de mille révolutions à inventer

alors je désaltère mon enfance à la source des mots
mes mots-jaillissement douloureux
apaisant les angoisses de l'indicible éternel

entre l'homme et son dieu
entre l'homme et l'homme
entre l'homme et son néant

le soleil se retire sur sa couche somptueuse
muet je le regarde
et comme chaque soir je m'imprègne de sa symphonie

c'est l'heure où me rejoint ma compagne LIBERTÉ
encore elle me demandera ce que je ferai d'elle
SAIS-TU LE CIEL MON ANGE me dit elle...

s'est tu le ciel...
le sablier des jours n'en finit pas de s'écouler

ton sourire n'en finit pas d'étendre ses racines
aux extrémités de mes doigts

ton visage n'en finit pas de tourmenter
le sable de mon souvenir
comment te dire...

SAIS TU LE CIEL MON ANGE...

s'est tu le ciel...
et planterai-je le Mai sur la montagne blanche
où désespérément s'est posée la main nue

mes mains sont des pinceaux de rêves
qui posent amoureusement sur la toile des jours
les pigments de la vie

mes mains sont grandes et fortes
grandes pour toucher tout ce que voit passer
mon œil impuissant

fortes pour empoigner l'instant fugace
et le retenir le temps qu'il faut pour le fixer
droit dans les yeux
d'homme à homme

mes mains sont faites pour savoir et pour donner
donner la tendresse
dont personne ne pourra me rassasier plus de temps
que ne dure un battement de cils

savoir la terre humeuse
savoir la peau de pêche et la fontaine fraîche
savoir le bois vert et la feuille pubescente
savoir l'écorce d'orange et la chevelure rousse
savoir le naseau du cheval et le duvet du canard blanc
savoir le marbre lisse et le cristal taillé
savoir la toile rugueuse et le papier vergé

meurtrière de vie aux murailles des apparences
l'œil s'affûte
la flèche du regard atteint la lumière en plein cœur

le réel s'affaisse sur ses assises
le vent se répand et ruisselle se mêlant au sable
à l'eau du fleuve indifférent

il ne reste que toi face à ton espérance
tu sais le poids de l'amour
se dérobant d'une gambade moqueuse

je suis
par ce que tu rayannes de moi
lorsque tu me prends dans tes yeux

il te suffira d'un signe
pour que renaisse le Soleil
même si jamais le Levant n'épousera le Couchant

ton souffle éveille l'oiseau-lyre en ses espaces
la lumière en tes yeux trouve écho
mieux que dans les eaux bleues du silence

ta paupière baissée se tait à mes appels
ta barque fuit l'orage sur une mer d'incertitudes
rivière de fraîcheur entre mes mains de braise

irrésistiblement tu creuses les méandres de ma soif
ta voie lactée libères mes horizons de l'irréel
étoile tu deviens terre promise

Orphée se dévêtit et pénétra dans l'Aube.
Dans la source d'Aurore elle a vu son image.
Survint le Crépuscule... et le songe s'en fut,
Laisant à la candeur les oripeaux du temps.

Dans le miroir des flots tu plonges ton regard ;
Un souffle inopportun y modèle une ride,
Et voilà qu'un sourire apparaît sur tes lèvres :
Soudain tu t'aperçois sous les traits d'une vieille.

Tu ne distingues plus la jeunesse éphémère
Qu'un vent prémonitoire ainsi fait disparaître ;
Déjà tu sens peser aux marbres de ton corps
Les fardeaux de souffrance et la marque des ans.

Innocence et fraîcheur s'en vont avec l'automne
Mais un printemps d'amour engendre la jouvence !
Hâte-toi de mirer tes grands yeux dans les miens
Pour retrouver en eux ton enfance éternelle ...

portant maigre fardeau pour unique bagage
et ton rude bâton pour compagnon de marche
dans la sérénité de l'abandon
ami tu feras ton voyage

affranchi du Miroir
tu possèderas le chant des choses

par l'Épiderme tu sauras la Chair
par l'Écorce l'Aubier
par la Racine le Rameau
par la Semence le Fruit
par l'Homme tu sauras la Femme
par le Néant tu connaîtras le Tout

assis près de la couche
à portée de ses yeux
j'observais le gisant
au masque sans lumière

la vie pliait bagage
et l'âme lentement
traversant le Miroir
lui rendait son image

un regard de douleur...
un souffle... et puis l'absence
et ce silence enfin
devenant souvenir...

un soleil noir
inhume aux tombes de l'oubli
le désir apeuré
le geste inaccompli

par ton regard de lune
en mon obscur silence
ta voix d'outre chagrin me reste en remembrance

dans le lit raviné
des cœurs à la dérive
le pont s'est affaissé
qui reliait nos rives

dans la chair déjà froide
les sangs de feu s'immiscent
imprégnant les candeurs vespérales

je suis seul
face au miroir
infranchissable

l'espace interdit à l'ignorant
de pénétrer au-delà

les humeurs se figent
se cristallisent

je deviens roc
et dans la nuit me heurte aux portes minérales
les ponts se sont brisés
nul ne passera plus les flots

par-delà les voix du monde
apprivoiser les flots

un sang de braise me consume les paumes
les temps sont en semence

sur le lac dont nul souffle ne ride le voile
un visage prend apparence

incarnation de lumière
Ève naissant

je jure d'être le premier regard
à posséder cette clarté
à me nourrir d'elle
car peut-être je lui ressemble

déjà
elle m'apprivoise
et me dévore les sangs

lorsque l'eau se retire et que les vents se meurent
que le chant des oiseaux s'éteint dans les embruns

quand le ciel se dissout dans les larmes de Dieu
que les pâles soleils tout de givre empesés
ne percent plus l'aurore au matin de nos pâques

quand l'homme en habit blanc se fourvoie en enfer
et que la femme nue se fait mordre au talon

étreindre du regard la lampe de nos veilles
la tête vide – attendre – avec la certitude
qu'à la fin de la nuit se posera le voile
sur le miroir éteint du silence des anges

et lorsqu'imperceptible un battement de cils
descelle au point du jour le carcan du soleil
se purifier les yeux dans la lumière à naître
apprivoiser le vent qui soulève les sables
laisser le cœur s'emplier de joie et d'espérance
s'abandonner confiant au bercement d'un cri
le cri du créateur – primal et absolu

le temps se fait langueur aux saisons de mes dires
aux plages de vos yeux s'amarre mon voyage
et de l'ancre qui se dérobe j'écris votre nom

dans la déchirure des sables
où échouerais-je mon esquif
si vous n'étiez mon port ?

l'archange m'a porté la pertuisane au cœur
un nectar en découle au parfum d'horizon

sur le rouet du temps les siècles en quenouille
se font et se défont au gré des quatre mains

aux bonheurs à venir les souvenirs se mêlent
et tremble le présent aux échos d'une harpe

qu'étais-je ?
qu'étions-nous ?
que sommes-nous devenus ?

un nom s'écrit de feu
sur la voile gonflée de mon cœur caravelle
qui portera mon graal en un fief de candeur

je l'affronterai comme on brave un désert
je gravirai les marbres de son ciel
parmi le chant des séraphins
et franchirai le seuil du dernier holocauste

je serai son empire
et son trône et son sceptre
palais de la sultane
cathèdre de l'archange

car le temps est venu
de s'asseoir à la place
promise par les dieux
aux princes
et aux sages

je rêve de baiser
ta lèvre de satin
comme on cueille en sa bouche à la belle saison
le savoureux fruit mûr au pommier de l'Éden

et d'encore marcher sur tes chemins de cendre
en l'espace incertain ni chien ni loup-garou
sur la trace abolie d'un astre qui s'estompe
jusqu'à ce que du ciel s'en vienne la lumière

je m'élèverai vers ton miroir de splendeur
dans l'horizon muet des voyages lointains
avant d'appareiller le vaisseau de tes yeux
partant vers un lagon sur le sommet des brumes

et là je chercherai parmi les champs d'étoiles
celle qui brillera plus que toutes les autres
et je lui donnerai
ton nom

un soleil efface l'autre
ou est-ce la nuée sur le siècle ?
voire...

le ciel n'est peut-être
qu'un linceul sur nos yeux
et chaque nuée une jachère de larmes
montées en graines...

ne pas regarder
ne plus fixer le regard
laisser les yeux fuir la pensée servile
et franchir les au-delà du voyage

boire la perle à la jointure des cils
goûter le sel
voici
la saveur de la tendresse

une main fermée
l'autre posée sur le cristal
tu ne dis rien
rien que ton sourire-Sphinx

il est cinq heures
la nuit s'estompe
ton visage, lui... ruisselle

voilà le jour enfin
le grand jour
mais qu'est-ce qu'un grand jour...

oh... ce n'est pas un jour plus haut...
ni plus long bien au contraire
il semble si court même
trop court

simplement c'est un jour
à jamais gravé dans mon corps
mon cœur
ma mémoire

un jour illuminé par ton visage-caryatide
... un sourire
peut-il emplir autant l'espace
et être aussi présent dans le temps passager...

Le train des jours emporte nos désirs
et remonte la vallée des mirages heureux.

Sur quelle berge du fleuve glacé
se posera ton regard ?

Sur quel émeraude velours
étendrons-nous la nappe
de la noce dernière ?

Son ultime toilette achevée,
ma dépouille repose sur la rive.

J'ai remis à Caron la pièce rituelle.
S'il m'accorde le passage
j'embarquerai sur l'esquif sans retour :
Au-delà des eaux grises
il me mènera dans sa nacelle.

Existe-t-il, ce rivage aux grèves de lumière ?
L'alouette nous guidera-t-elle
sur l'invisible chemin
de la fuite immobile ?

Ou peut-être ce lieu de silence et d'espoir,
n'est-il que dans tes yeux ?

Invectiver les troubles indicibles,
joues creuses devant le miroir du papier,
et rendre son dû au passager du temps,
les sens apeurés,
déchirés par les regards d'une foule hasardeuse,
voilà le but de la pérégrination.

Un arbre oublié se dresse sur notre chemin
(chêne ?... ou chaîne ?).
Il n'a rien enfanté, lui !

Seul un épi de mots folâtres s'y prélasse,
insouciant, sous l'ombrage.

Que sera-ce de manger la soupe du dire
au soir sur la vieille table,
devant le feu persévérant de notre plume,
à nous ressasser nos antiques fantasmes !

Nous ne chanterons plus la virginité des matins
ni l'envol des doutes nocturnes ;
nous n'écouterons plus, dans une allégresse pesante,
les dithyrambes du temps
réveillé par le glas obsédant du passé.

Vivre sans le temps perdu ?
Ah ! belle utopie...

La voilà donc, la source introuvable de jouvence !
Même le soleil se rend à petit feu.

Dans le ciel obscur,
une matrice enfante l'ultime exode
d'une terre aride craquelée par la souffrance.

Dans le sang noir
s'étouffent les derniers souffles de l'intolérance.

Les temps à venir ouvrent leurs portes aux clairvoyants ;
et ceux-là vous diront,
si vous le leur demandez,
les senteurs de la Lumière,
et la paix du Non-désir.

suivre le trait
la trace de la plume
sur la plaine blanchie nonchalant se glisser
traquer les tracés insécables
dont le sang bleu des mots dessine les aléas
tout en lignes courbes tracer mes actes
droits comme un regard
cerner ton sourire d'un crayon de soleil
braconner dans mes lacets le murmure des vents
sur tes lèvres cueillir la bonté du temps qui passe
dans un ciel en rupture de terre
âme éperdue cherchant l'issue au labyrinthe
sur une île voilée aux aurores de brume
mon obscure souffrance est fiel et amertume

– son apparence me trouble
désormais y poser le regard ne sera plus innocent –

désir de m'immerger dans cette étendue de clarté
désir de me couler en elle
de me fondre et de m'y perdre
désir de la connaître et de la reconnaître
ainsi connue puis reconnue
tu deviendras possession de l'âme
tu seras cheminement

vaincu par les débordements du fleuve de clarté
un corps se déploiera
une main s'impliquera dans une paume
une flamme fera frémir de désir une peau douce
pour découvrir un Nouveau Monde
et se perdre dans la mouvance des sables
pour boire les frémissements à la lisière des cils
et se rendre
apaisé
à la morsure de la nuit

dans la moisson des nuits
le Temps demeure immobile
la lune s'interroge
et mire son reflet dans la face du ciel

la barque solaire en partance
ignore les appels de la peur
ni crainte ni regret n'altéreront du Temps
la patience immuable

toi qui te lèves
tu emporteras dans ton regard
non point le FAIRE...
ni l'AVOIR...
mais l'ÊTRE

calligraphié d'une plume céleste
ton visage enchante l'écritoire des dieux

nulle parure ne sera trop belle
pour orner ton corps de satin
ni le son de toutes les harpes du ciel

pour t'accueillir et célébrer ta venue
plaise à monseigneur l'Univers
faire de nos destins une symphonie

il ne me restera qu'à graver
sous ton image le serment
que ne peut prononcer ma langue nouée

cercle d'or ou de feu
la margelle de ton âme s'ouvre vers les au-delà
non point de vie mais d'être
et mon regard se penche sur la tristesse des pierres

à quoi bon résister plus longtemps
au destin de l'accompli
au geste spontané
à la sincérité du verbe
si ce n'est pour mentir à ses propres peurs
face au miroir

le fleuve enlace de ses méandres lascifs
une île émeraude
refuge des rêves interdits

royaume intemporel
où les oiseaux vivent libres
à l'image des pensées parcourant le ciel
entre tes yeux et les miens
poussant nos barques dans le lit de la lune

les avirons y font naître des tourbillons d'âmes
que viennent admirer les oiseaux
témoins silencieux de nos audaces

aborderons-nous la rive
conquérants aux impatiences nocturnes
et surtout, en reviendrons-nous jamais ?

Les orgues sont taris, mon fils,
les orgues sont taris...

Il n'est plus que le vent, les tornades, le sable ;
dans la vallée meurtrie, un souvenir subsiste :
il se nomme rivière, cascade, torrent ;
il se prénomme fruit, fleur, délice...

Oh ! ton ombre plane encore, oiseau des fulgurances,
dérobant aux espaces lapidés leur ultime soleil

Et ce chant !...

L'entends-tu, mon fils, le chant de liberté ?
N'est-il que dans mes songes ?

Rappelle-toi : les cris d'alors, sous les remparts,
piétinaient mon poitrail comme quadriges impatients !
Les murailles rendues et les râles éteints,
les corbeaux accomplirent tantôt leur ouvrage...

Ah ! les orgues sont taris, mon fils,
les orgues sont taris...

Te souvient-il des lèvres douces,
des lianes, des roseaux et des plages lascives ?

Et sais-tu bien encor la senteur de la source ?
Nulle lune jamais ne s'y mirera plus ;
aucun écho ne reviendra d'outre-frayeur
se coucher auprès d'elle.

Non ! le miroir est brisé ; le fil est rompu.
Reprends ta danse, mon enfant,
tes litanies et tes incantations ;
martèle sans merci l'écorce des tambours,
que résonne la Terre, et tremblent les rochers !

Car les orgues sont taris, mon fils,
les orgues sont taris...
dans ce pays blessé
où chaque pierre est un sépulcre !

Il y eut un soir
il y eut un matin.

Mon encrier recelait un cosmos en promesse,
noire béance, attendant le venir
d'un monde d'images et de phonèmes abscons
tracés au fil du panache.

Entre songe et mensonge, dormait, blême, un lac,
constellé de dires opulents et féconds.
Sur son étendue vague, à l'humeur incertaine,
advint un soir... advint un matin ;
mais, de lumière... point !

La treizième lune parut.
L'oriol se tut, en son vol terrassé.

Ce fut un soir ; ce fut un matin.
Et j'erre, désormais, orphelin,
œil sans rétine, devant la céleste persienne.

Poète ! Où était-ce ?

Souviens-toi... Réveille-toi ! Reviens à la vie !
Ne reste pas assoupi devant l'insouciance de l'ange !
Te complais-tu dans ton errance ?
Fais donc venir le jour, de ton doigt créateur !

Qu'attends-tu ? Dis quelque chose !
Mais parle-moi !
 qu'enfin je sache,
 si le soir... si le matin...

À quand, le septième jour, dites ?
Le savez-vous, Poète... ?

•

ACHEVÉ D'IMPRIMER
À CINQUANTE EXEMPLAIRES
SUR LES PRESSES DE MA CAVE
À L'ÉTÉ MCMXCV

